

*« Si tu es le Fils de Dieu ... »  
2-Jette-toi en bas ?  
Mathieu 4, 5-7*

« Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas ! »  
Être Filles et Fils de Dieu nous donnerait-il le droit de braver la mort ?

Qu'on ne se méprenne pas sur le problème que pose ce texte, « le diable » de l'Évangile de Matthieu ne demande pas à Jésus de se suicider. Il ne s'agit pas de se jeter dans le vide pour se donner la mort volontairement, mais bien plutôt d'aller vérifier qu'on est immortel parce qu'on a acquis le statut d'enfant de Dieu.

Le diable n'a pas réussi à provoquer Jésus la première fois en l'incitant à combler immédiatement ses besoins. La faim n'a pas pu provoquer la chute de ce nouvel Adam adopté par Dieu lors de son baptême. C'est maintenant d'une autre façon qu'il provoque Jésus.

L'arme de division, cette fois, est celle de la lecture littérale de l'Écriture et de la véracité de la Parole de Dieu. L'Évangile de Matthieu met dans la bouche de ce provocateur intime, les paroles du Psaume 91 qui décrivent la protection qu'octroie Dieu à ceux qui croient en lui. Dans ce psaume, celui qui aime Dieu, celui qui lui obéit, est déclaré hors d'atteinte du mal, de la violence des hommes comme de la fatalité de la maladie ou de la catastrophe :

*« Aucun malheur ne t'arrivera, aucun fléau n'approchera de ta tente.*

*Car il - Dieu - donnera pour toi des ordres à ses anges pour te garder dans toutes tes voies ; ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte une pierre.*

*Tu marcheras sur le lion et sur la vipère, tu piétineras le jeune lion et le dragon.*

*— Puisqu'il s'est épris de moi, je lui donnerai d'échapper ; je le protégerai, puisqu'il connaît mon nom.*

*Il m'invoquera, et je lui répondrai ; je serai moi-même avec lui dans la détresse, je le délivrerai et le glorifierai.*

*Je le rassasierai de la longueur des jours et lui ferai voir mon salut ». (Psaume 91:10-16)*

Dans ce Psaume, l'Élu de Dieu n'a rien à craindre car Dieu s'est épris de lui ; on y découvre une véritable déclaration d'amour, comme le dit aussi Dieu dans le livre d'Ésaïe : « Ne crains rien car je suis avec toi ». (Es. 41:10)

Nous savons tous, pour le vivre chaque jour, que la fidélité de Dieu n'est pas comptable de notre foi. Une épidémie ne tue pas que les mécréants et ceux que le Psaume nomme « les méchants » : nous sommes bien placés pour le savoir. Si le cancer ne frappait pas aussi ceux qui confessent leur foi en Dieu, les fidèles seraient encore plus nombreux dans cette Église et s'y retrouveraient entre gens de bonne et pieuse compagnie sans jamais avoir à se rendre dans les hôpitaux ; les hommes comme Dietrich

Bonhoeffer n'auraient pas été victimes de la barbarie nazie ; ils auraient échappé au pire par la seule foi qui les animait et par leur mérite aux yeux de Dieu. Les théologies de la prospérité qui cherchent à attirer, dans un acte prosélyte, les fidèles en mal de secours et de protection, utilisent volontiers cet argument « marketing » d'un Salut commensurable à la foi et à l'observance des règles morales indiquées par des spécialistes de la vie chrétienne. Celui qui s'y conforme le plus étroitement est alors déclaré le plus aimé de Dieu, et la prospérité de ses affaires, même matérielles, devient alors une preuve que Dieu le bénit et l'aime vraiment.

La provocation diabolique : « *Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas* » est une provocation à la preuve. Le diable incite Jésus à obtenir une preuve de l'amour de Dieu pour lui. Ainsi, la foi de Dieu en Jésus et la foi de Jésus en Dieu, cette alliance basée uniquement sur la confiance et sur l'amour mutuel, est pervertie par une faille qui vise à mettre en doute ce qui la fonde.

Le diable ressemble à ces humains pervers qui, mettant en doute l'amour de l'autre, se mettent en danger pour vérifier combien l'autre tient à eux. Mais la foi n'a, par définition, rien à prouver. Et c'est ce qui la différencie de la superstition et de la perversion.

Cette deuxième tentative de pervertir la foi de Jésus au désert est une mise à l'épreuve de l'amour de Dieu pour l'homme. « Me sauvera-t-il si je tombe ? »

Ils sont tellement nombreux les croyants qui cherchent des preuves de l'existence et de l'efficacité de Dieu sur cette terre, qu'il semble que toute religion soit enfermée dans cette fatalité de la preuve. On imagine des économies du salut dans lesquelles le prix à payer est plus ou moins accablant pour l'homme, plus ou moins matérialiste, plus ou moins pervers. Cela va des dévotions en tout genre dans lesquelles le fidèle s'acquitte de tâches qui sont censées plaire à Dieu : pèlerinages, sacrifices, ascétisme culpabilisant, renoncement au désir profond, renoncement à ce qui fait que nous sommes des êtres de chair. Les Sources Chrétiennes qui relatent les histoires des pères de l'Église, regorgent de récits étranges où les hommes martyrisent leur vie et leur corps pour plaire à un Dieu qui est pourtant révélé comme Dieu de la vie dès le récit des patriarches. C'est ainsi que l'on décrit Simon le Stylite passant sa vie sur une colonne, ou encore des femmes emmurées vivantes croupissant dans leur excréments pour plaire à Dieu. Et alors, quelle preuve de l'amour et du salut de Dieu auront-ils obtenus, ces saints de Dieu ?

Cette culture de la preuve théologique a inspiré les tribunaux qui jugeaient les sorcières dans une

chrétienté qui confondait le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel ; et ceux qui, aujourd'hui, jugent encore la véracité des miracles, semblent chercher des preuves matérielles de choses d'un autre ordre. Mais de quelle autorité se réclament-ils et aux critères de quel règne se réfèrent-ils pour juger l'authenticité d'un miracle ? Celui de Dieu ou celui des hommes ?

La foi des saints de Dieu, comme les appelle la Bible, ceux qui mettent leur confiance en lui, ne suffit-elle pas à reconnaître la présence salutaire de Dieu à leurs côtés ? Où est la fidélité à cette grâce divine qui calme nos peurs et nous dit : « *Ma grâce te suffit, elle s'accomplit dans ta faiblesse* » (2 Cor 12:9).

À cette mise à l'épreuve de Dieu, Jésus répond par une autre citation de l'Écriture qui introduit du jeu dans la lecture littérale pour accéder à l'interprétation. Il répond à la provocation par ces mots : « *Tu ne provoqueras pas le Seigneur ton Dieu* » (Deutéronome 6:16).

Les Évangiles nous racontent l'itinéraire de Jésus comme un chemin qui va inéluctablement vers la mort au nom de la foi en Dieu. On pourrait voir en ce cheminement, mis en scène par les auteurs des Évangiles, comme une tragédie dans laquelle, il faut que le Fils de l'homme périsse, et donc une apologie du sacrifice de la vie humaine. Jésus alors serait la victime nécessaire pour que tous soient sauvés.

Le Christ apparaîtrait alors, comme ces suicidaires qui cherchent la sanctification dans l'anéantissement de leur propre vie dont parle le philosophe Schopenhauer : « *S'infliger une pénitence volontaire au milieu de lents et terribles supplices, en vue d'une mortification complète de la volonté, poussée finalement jusqu'à la mort par la faim, ou jusqu'à celle qu'on trouve en allant se jeter au-devant des crocodiles, en se précipitant de la roche sacrée du haut de l'Himalaya, ou en se faisant enterrer vivant, ou enfin en se plaçant sous les roues de l'immense chariot qui promène les statues des Dieux, parmi les chants, les cris de joie et les danses des bayadères. Et ces prescriptions, dont l'origine remonte à plus de quatre mille ans, sont encore observées aujourd'hui, (...) Des préceptes observés si longtemps par un peuple qui compte des millions d'individus, imposant des sacrifices si lourds, ne peuvent pas être une fantaisie inventée à plaisir, mais ils doivent avoir leur racine dans le fond même de l'humanité. Ajoutons qu'on ne peut assez admirer l'accord qu'il y a entre la conduite d'un ascète chrétien ou d'un saint et celle d'un Hindou, lorsqu'on lit leur biographie.* »

[Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation.*]

Dans les cas décrits par le philosophe allemand du 19<sup>e</sup> siècle, le martyr, celui qui sacrifie sa vie dans un geste au comble du romantisme, le fait pour sa propre sanctification et ne travaille en rien au salut de tous. Il choisit le suicide religieux pour son propre intérêt, (il n'est pas question ici de confondre la question du suicide avec celle du martyr, le problème est trop grave pour qu'on les confonde) et si l'acte semble forcer l'admiration pour le courage qu'il semble requérir, ce désir de pénitence, aussi spectaculaire soit-il, n'en est pas moins problématique : pourquoi ce qui fait la condition humaine même, devrait-il être

anéanti au nom de Dieu ? Quel Dieu ami des hommes pourrait vouloir leur anéantissement ?

Dans le cas de Jésus, les récits évangéliques tendent, par le biais d'une réécriture *a posteriori*, à faire comme si Jésus s'attendait à sa mort prochaine et la sublimait. Nous ne saurons jamais ce qu'il en était car lui-même ne semble pas avoir laissé de témoignage personnel autre que les paroles relatées dans les œuvres de composition que sont les Évangiles.

Mais le Dieu de Jésus est un Dieu qui adopte l'homme par ces mots : « *Celui-ci est mon Fils bien aimé, en lui j'ai mis ma joie.* » (Matthieu 3:17)

Alors comment imaginer que Dieu veuille la mort de son enfant ?

Il nous faut entrer en résistance mes frères et sœurs ; en résistance contre cette tentation à laquelle tant de fois le discours religieux succombe : celle de douter de l'amour inconditionnel de Dieu et de remettre des conditions à l'amour que Dieu promet pourtant gratuitement à l'homme. Il nous faut résister au désir de preuves là où Dieu nous donne son amour, sans condition, par pure grâce. Il nous faut sortir de ce chantage affectif dans lequel les religions ont enfermé l'homme et ont imaginé Dieu.

Le protestantisme lui-même, après avoir opéré cette réforme extraordinaire et affirmé le salut par pure grâce, a succombé à cette tentation. Il en est résulté un puritanisme culpabilisant dans bien des domaines, et une culture de la faute propre à donner de Dieu la représentation d'un Père pervers à l'égard de ses enfants.

Ce Dieu-là n'est pas mon Dieu. Et quand des hommes et des femmes souffrent ou meurent à cause du témoignage qu'ils rendent au règne de Dieu, ils sont victimes de la bêtise humaine et non les victimes expiatoires que Dieu exigerait. Le Christ lui-même n'a-t-il pas demandé au seuil de son supplice que le calice soit éloigné de lui si cela était possible ?

Quand le Christ répond au diable avec les mots du Deutéronome : « *tu ne mettras pas à l'épreuve ton Dieu* », il rappelle le commandement : « *Aime ton Dieu de tout ton être, de toute ta force et de toute ton intelligence* ». Ce qui revient à dire aime-le avec ce que tu es toi, humain, avec tes désirs et tes rêves, avec tes espoirs et tes désespoirs, avec tes craintes et tes fragilités. Mais ne doute pas un instant de son amour infini pour toi.

Le Dieu de Jésus Christ est le Dieu de la vie, même si le Christ qu'on a reconnu comme son Fils est mort pour l'avoir enseigné, montré et vécu.

Si nous sommes Filles et Fils de Dieu, alors plaçons notre foi dans cet amour sans ruse qui s'est épris de notre vie et a choisi notre corps pour en faire son temple.

La vie humaine est précieuse, frères et sœurs ; nous l'expérimentons chaque jour et nous n'avons aucune preuve à produire pour affirmer notre foi en un Dieu qui la bénit.

Libérés de la tentation de la preuve, nous serons libres de servir avec fidélité celui qui a placé son amour en nous.

AMEN.